

# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

1873

*Année 1873*

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGTIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

65, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE

1874



FOURREAU (JULES PIERRE)

Né le 25 Août 1844

Mort le 16 Janvier 1871.

NOTICE  
SUR  
JULES FOURREAU

PAR  
E. MULSANT

---

Présentée à la Société linnéenne de Lyon le 10 février 1873.

---

Les déplorables événements qui ont occasionné en France tant de ruines et fait verser tant de larmes ont enlevé à notre pays une foule de jeunes gens, l'élite ou l'espoir de la génération nouvelle.

Notre Société linnéenne a eu sa part dans ces sacrifices douloureux, et celui dont je vais essayer de vous esquisser la vie est un de ceux qui nous laisseront les plus justes regrets.

Déjà, une plume amie (1) et très-heureusement inspirée a reproduit dans un journal les principaux traits de cette existence courte, mais noblement remplie. Le récit en est si touchant que je me serais dispensé de traiter le même sujet, si, en raison de la position que je dois à votre bienveillance, mon silence n'eût semblé un oubli injurieux pour celui dont nous admirions tous le caractère et les précoces talents.

FOURREAU (Jules-Pierre) naquit à Lyon, le 25 août 1844, d'une famille lyonnaise, du côté paternel, et champenoise, par sa mère.

Il comptait, parmi ses ascendants, un grand-oncle qui s'est illustré dans l'architecture, vers la fin du dix-septième siècle; Ledoux (Claude-Nicolas),

(1) Voyez l'article intitulé : *Jules Fourreau*, dans le journal *La Décentralisation*, du 4 avril 1871, par M. André Gairal, avocat de Paris.

né à Dormont, en Champagne, a produit une foule de monuments remarquables, entre autres la colonne triomphale de la barrière du Trône.

Jules Fourreau, d'une excellente nature et élevé par une mère qui sut faire germer en lui les vertus et les talents qu'il devait faire briller plus tard, fit paraître, dès ses tendres années, moins de légèreté ou plus de sérieux qu'on en montre ordinairement à cet âge.

Doué d'une imagination vive et ardente, animé d'une avidité d'apprendre et de s'instruire peu commune chez les enfants, il se plaisait à admirer les plans et les dessins de son père, architecte, et bientôt sa jeune main fut aussi habile à diriger le crayon que la plume. Le goût des arts se manifestait en lui d'une manière évidente. Bientôt la bibliothèque de son père offrit un aliment à son esprit avide, et la lecture devint son occupation favorite et se transforma en une véritable passion.

Au sortir des mains maternelles, il fit ses premières études dans l'excellente institution Pictet. Ses qualités du cœur et de l'esprit lui gagnèrent l'affection particulière du chef de l'établissement et surtout de M. l'abbé Jourdan. Là, comme dans tout le cours de sa vie scolaire, il fut l'ami de ses maîtres et recherchait leur conversation de préférence aux jeux de ses condisciples.

Les premiers symptômes de sa vocation future se révélèrent dès cette époque. Les plantes attiraient déjà ses regards et ses jeunes affections, et, sans avoir encore aucune idée de la botanique et sans se douter de la passion que lui inspireraient un jour les beautés de la nature, il aimait à cueillir dans les champs, les jardins et les serres, les fleurs les plus gracieuses ou les plus belles, pour les envoyer à l'une de ses sœurs ; à peine âgé de treize ans, il composait son premier herbier, ébauche enfantine de ses collections futures.

A quatorze ans, il entra au collège des Minimes, fondé par le vénérable abbé Détard. L'abbé Madenis, qui a laissé dans le cœur de ses élèves de si doux souvenirs, l'abbé Madenis, professeur de botanique dans cet établissement et auteur d'un manuel très-portatif de cette science (1), eut bientôt deviné les aptitudes du jeune élève et se fit un plaisir de favoriser ses goûts, en mettant à sa disposition le jardin où lui-même il cultivait un

(1) *Manuel du Botaniste herborisant.*

assez grand nombre de plantes. Ce vénéré maître, convaincu des heureuses dispositions de Fourreau, le fit connaître à notre célèbre botaniste M. Jordan, et celui-ci le demanda à sa famille pour l'occuper près de lui. Mais le jeune homme n'avait pas encore achevé ses études ; la demande ne put être agréée. Il resta aux Minimes jusqu'à dix-huit ans, et, à sa sortie, sa mère et ses sœurs songèrent à lui faire prendre une carrière.

L'architecture, qui lui rappelait les occupations et la gloire de sa famille, semblait être le genre de travail vers lequel le portaient ses goûts ; mais cette branche des arts exige d'assez longues études avant de procurer à ceux qui s'y livrent une existence indépendante, et, dans sa vive reconnaissance pour ses parents, il lui tardait d'être en état de les récompenser des sacrifices faits pour son instruction.

Dans cette pensée, il se décida à entrer dans le commerce. Une des maisons les plus honorables de notre ville lui offrit, dans ses comptoirs, une place, lui laissant en perspective un avenir avantageux. Malgré la bienveillance dont il était l'objet de la part de ses chefs et dont il a gardé une reconnaissant souvenir, il étouffait dans ce monde des affaires, pour lequel il n'était pas né. Aussi s'empressa-t-il d'accepter avec joie l'offre nouvelle de M. Jordan de lui donner de l'occupation près de lui.

Il devint désormais le disciple dévoué de ce célèbre botaniste. Il lui consacra tout son temps et le talent qu'il avait acquis, sans avoir jamais eu de maître, de reproduire avec fidélité, à l'aide de son crayon, le port des plantes et leurs caractères distinctifs. Il était chargé de diriger, dans leurs travaux, les graveurs et les coloristes, dont les œuvres sont plus ou moins imparfaites quand ils n'ont pas des connaissances suffisantes en histoire naturelle.

Le maître trouva en Fourreau une intelligence si élevée et des aptitudes si remarquables, il le vit adopter avec une conviction si profonde sa manière de voir, relativement à la distinction des espèces, en les soumettant à une analyse plus minutieuse, qu'il le jugea digne d'être associé à son œuvre et qu'il inscrivit le nom du jeune homme, à côté du sien, sur le frontispice des monuments qu'il commençait à élever à la science.

Fourreau commença, en 1864, à multiplier ses courses dans un cercle d'une certaine étendue autour de notre ville, puis à rayonner plus loin de Lyon.

Il visita en mai les sites accidentés de l'Ardèche ; en juillet, il explora le désert de la Grande-Chartreuse : son imagination facilement enthousiaste s'extasiait d'admiration, en parcourant le chemin de Saint-Laurent du Pont, si pittoresque et si sauvage, encaissé entre des montagnes perpendiculaires et déroulant aux yeux du voyageur des tableaux féeriques et sans cesse variés. Il parcourut les prairies et les bois dont le couvent est entouré, depuis les bords du Guier, qui coule avec bruit au fond de ces profondes vallées jusqu'au col de la Ruchère d'où l'œil peut embrasser le cours du Rhône presque depuis Pierre-Châtel jusqu'aux portes de Lyon. Il s'éleva sur le grand Som dont la tête chenue semble soutenir les cieux. Il revint chargé des trésors de Flore.

Au mois d'août il s'engagea dans la vallée du Bourg-d'Oisan, vit, en allant à la Grave, les cascades du Riftord, se rendit chez M. Mathonnet qui se fit plaisir de lui servir de guide, parvint, avec ce botaniste complaisant, jusqu'aux glaciers de la Grave, dominés par la Meidje, dont la hauteur excède trois mille cinq cents mètres ; admira en passant à Villard-d'Arène les glaciers du Bec et de l'Alpe, parcourut les riches prairies du Lautaret semblables à une corbeille de fleurs ; il s'éleva jusqu'au sommet du petit Galibier, d'où l'œil peut embrasser, dans un magnifique horizon, la vallée de Briançon, le mont Genève et le Pelvoux, dominé par la pointe des Escrun dont l'homme a seulement depuis peu osé gravir la hauteur.

En avril 1865, il fit une courte excursion dans les environs de Montélimar, y herborisa avec M. Rollet et courut quelques dangers sur les rochers qui dominent le château de Donzère en s'obstinant à y trouver l'*Alyssum macrocarpum* qu'il finit par rencontrer.

Mais ces localités du bas Dauphiné, qui donnent un avant-goût de notre Midi, n'étaient pas encore cette zone provençale, dont il lui tardait d'explorer par lui-même les richesses.

Un autre motif d'ailleurs l'excitait à voir ces chaudes contrées : il avait lu *Mireio* (1) de Frédéric Mistral, poème plein de grâce, couronné par l'Académie française, dans lequel l'auteur dépeint la Provence pastorale et célèbre les richesses végétales de la Crau ; il désirait connaître ce poète

(1) *Mireio*, pouème prouvençau, emé la tradueion franceso vis-à-vis. *En Avignon*, Roumanille, in-8°, ouvrage parvenu déjà à de nombreuses éditions.

dont la sensibilité et les sentiments semblaient correspondre aux siens, et avec lequel il s'était enhardi à correspondre.

Au commencement d'avril 1866, il lui fut enfin permis de voir notre Midi. Il s'arrêta à Beaucaire et Tarascon, en explora les campagnes environnantes; se rendit à Saint-Remy, et de là à Maillane, où il fut reçu à bras ouverts par le poète dont les écrits l'avaient charmé. A son retour à Saint-Remy, il fut témoin d'une course de taureaux, spectacle nouveau pour lui. Le lendemain, il s'engagea dans les Alpines, en parcourut les sites sauvages jusqu'au vallon d'Enfer et jusqu'aux Beaux, de là, il put admirer, comme une terre promise, Marseille, Arles, la Crau, la Camargue, qu'il ne lui était pas possible de visiter dans ce voyage.

Cette première descente dans la Provence lui avait inspiré une véritable passion pour cette terre sur laquelle le soleil déverse ses rayons les plus vivifiants. Il ne pouvait se lasser d'admirer ce ciel d'un azur presque toujours sans nuages; ce sol sur lequel l'olivier croît à côté d'une foule d'autres végétaux inconnus à nos contrées; cette langue qui chante au lieu de se traîner monotone; cette poésie provençale si douée, si harmonieuse, et généralement si peu connue dans le reste de la France; les monuments et les ruines des anciens châteaux de ce pays des troubadours.

En parcourant ces sites variés, il ne se borna pas à recueillir des plantes, à étudier cette flore si différente de la nôtre et objet principal de ses courses; il se plut à reproduire sous son crayon élégant et facile une foule de croquis ou de dessins, destinés à lui laisser des souvenirs durables de son voyage.

On peut juger, par les lignes suivantes, adressées, à son retour, à l'une de ses sœurs éloignée de Lyon, les vives impressions que lui avaient laissées la contrée qu'il avait explorée.

« Tous mes dessins sont terminés; mes jolies plantes sont séchées et celles que j'ai confiées à la terre sont en belle voie de prospérité.

« Ces Alpines sont très-riches, mais si vastes, si variées et si difficiles d'accès, que j'ai laissé bien à glaner pour d'autres excursions.

« Souvent je me reporte par la pensée dans ce beau pays de Provence, et je vois passer devant les yeux de mon esprit toutes les belles choses que j'y ai vues; je me crois parfois à la course des taureaux; j'entends rire autour de moi les gaies et vives *chatonn*; je vois ces costumes si gracieux

qui donnent tant de piquant et de vivacité à la physionomie ; je visite ces vieux châteaux si imposants et si fiers ; je parcours ces Alpines si sauvages et si belles ; je suis aux Beaux, sur ce rocher isolé, couronné par les ruines d'une ville et d'un château ; j'aperçois de là le mas de Mireio, la Camargue et la mer ; je me promène dans des champs d'oliviers, sur des routes bordées de cannes élégantes et de sombres cyprès ; enfin, je revois la maison de Mistral et je retrouve son accueil cordial et sympathique. »

Doué d'une sensibilité si exquise et d'une nature si dévouée, Fourreau était digne d'avoir de véritables amis. Dans le cours de ses études, aux Minimes, il s'en était fait de bien sincères parmi plusieurs de ses condisciples, dont la piété et les sentiments s'alliaient aux siens, et le temps n'avait fait que cimenter ces doux attachements.

Peu de temps après ce premier voyage en Provence, au commencement d'avril, il reprit la route du Midi, visita Avignon, où les papes ont laissé tant de souvenirs, herborisa sur les rives de la Durance, en remontant le cours de cette rivière, et arriva à Maillane, où l'accueil le plus cordial l'attendait. Il fit, chez son ami, la connaissance de M. Xéménoff, littérateur russe, fixé à Avignon. Avant de quitter M. Mistral, il passa quelques heures délicieuses à aller, avec lui, visiter le couvent des Prémontrés, à Frigolet. Des herborisations aux environs d'Arles, du mont Majon et des Saintes-Maries, lieux si pleins de vieux souvenirs, terminèrent ce voyage.

A son retour, il donna le nom de *Mistratia*, à un nouveau genre de plantes, en l'honneur du poète qui a popularisé la flore de la Camargue et de la Crau et comme un témoignage de son affection pour sa personne et de son admiration pour ses écrits.

En avril de l'année suivante (1868), il parcourut les alentours de Nîmes, d'Aigues-Mortes et de quelques autres lieux du département du Gard.

Sur la fin de 1869, le relâchement croissant des idées morales inspira à quelques jeunes gens, d'un cœur noble et généreux, l'idée de fonder une association, dont les réunions et les travaux auraient pour but d'essayer de lutter contre le torrent qui entraînait la société vers un abîme. Fourreau, l'un des auteurs de cette heureuse pensée, trouva bientôt des amis jaloux

(1) Famille des Daphnoïdes. Voyez Catalogue des plantes du cours du Rhône. (*Ann. de la Soc. linn. de Lyon*, t. XVII (1869), p. 147.)

de se joindre à lui, et, grâce à ses soins, la *Société de la Renaissance* fut fondée. Il en fut élu président, et bientôt il y donna lecture de deux études remarquables : l'une, sur l'influence sociale, politique et religieuse de cette association, l'autre, sur la liberté de la presse.

Ces études, dont le style était à la hauteur de l'élévation des pensées et de la noblesse des sentiments, offraient une preuve de la souplesse de son esprit, de la variété de son savoir, et laissaient pressentir ce que serait devenu ce jeune homme, dans la maturité de son talent.

En juin 1870, Marseille et ses environs le virent pour la dernière fois sur ce sol de la Provence, dont il espérait pouvoir longtemps encore explorer les richesses.

A cette époque devait se terminer aussi la carrière scientifique de Fourreau. Les événements survenus au mois d'août vinrent détourner le cours de la destinée à laquelle il semblait appelé.

Quand il vit la France envahie par l'ennemi, il sentit qu'il devait son bras à sa patrie. Enrôlé, avant l'appel, parmi les légionnaires du Rhône, il partit, le 10 novembre 1870, pour l'armée de l'Est. Triste de quitter une mère et des sœurs pour lesquelles il avait tant d'affection, il marcha avec le sentiment du chrétien qui accomplit un devoir. Il aurait pu facilement trouver une place dans les bureaux de l'administration militaire : il refusa constamment de se prêter aux demandes qu'on voulait faire pour l'y faire entrer.

Durant les jours de campagne, il sut bientôt se concilier les sympathies de ses chefs et de ses camarades, par son humeur aimable, et exciter leur admiration, par la régularité de sa conduite et la dignité de ses paroles et de ses manières. A travers les marches forcées, il prenait des notes et des croquis et trouvait le temps d'écrire presque chaque jour à sa famille.

Il vit le feu pour la première fois, le 4 décembre, à Châteauneuf-Vandenesse (Côte-d'Or) et s'y comporta comme un soldat de la vieille garde. Le 18 décembre, dans la malheureuse affaire de Nuits, il se battit encore glorieusement toute la journée. Vers le soir, au moment où il s'élançait sur un talus du chemin de fer, une balle l'atteignit au-dessus de la cheville et lui brisa les deux os de la jambe. Il s'affaissa au milieu des accacias, où les projectiles ennemis ne cessaient de pleuvoir ; il se retint sur ce terrain décliné, en enfonçant son sabre dans le sol, et demeura dans cette position

pénible pendant deux heures. Enfin, presque à bout de forces, il se mit à appeler du secours en français et en allemand. Des Badois l'entendirent, l'entourèrent de soins et le portèrent à leur ambulance, à deux kilomètres de là. Grâce à sa connaissance de la langue parlée de l'autre côté du Rhin, il trouva de la part des chirurgiens un accueil très-compassionné; mais les blessés étaient si nombreux qu'on ne put que bander sa plaie, pour soutenir le pied qui pendait. Le lendemain au soir, il fut transporté à Nuits, chez une famille amie, où il reçut les soins les plus empressés; mais les hommes de l'art manquaient pour pratiquer l'amputation, jugée dès lors nécessaire. « S'il faut sacrifier ma jambe, disait-il, je le veux bien; mais ma pauvre mère! »

Le blessé dut attendre encore deux jours pour être transporté à l'hôpital de Beaune, sur une charette dont chaque cahot renouvelait ses douleurs. Dès le lendemain de son arrivée, les chirurgiens firent pressentir l'imminence de l'amputation et en parlèrent pour le jour suivant. « Non, s'écria-t-il, j'aime mieux que ce soit tout de suite » puis, se tournant vers l'infirmière qui l'entourait de ses soins : « Ma bonne sœur, envoyez-moi je vous prie, un prêtre. » Après avoir causé quelque temps avec l'aumônier, il demanda à recevoir la nourriture divine qui faisait la force des martyrs. Il supporta l'opération avec une admirable fermeté, et dès le lendemain il eut le courage d'écrire lui-même à sa mère le terrible événement; il le faisait avec une simplicité d'expression qui révélait la quiétude et la force de son âme.

L'une de ses sœurs s'empresse d'accourir près de lui; sa présence lui semble un augure de bonheur. Il reprenait presque son aimable gaité, quoique la crainte de ne plus revoir le toit maternel vint quelquefois assombrir ses pensées. Il repassait dans son esprit le souvenir de tous ceux qui lui étaient chers et se plaisait encore à former des projets d'avenir.

Pendant dix jours l'état du blessé parut satisfaisant et laissait des espérances qui ne devaient pas se réaliser. Le 8 janvier, un changement subit se manifesta; son autre sœur, avertie du danger, accourut en toute hâte, un épanchement survenu dans le poumon droit vint gêner la respiration et rendre la parole difficile et pénible. Une douleur de côté s'ajouta à ses souffrances; on entendait le pauvre malade implorer le secours de la reine des martyrs et invoquer Notre-Dame de Fourvière pour laquelle il avait un culte particulier.

Plein de courage et de foi, il demanda à recevoir de nouveau le pain des anges. En voyant venir à lui, sous des voiles mystérieux, le Dieu qu'il avait toujours adoré, son visage s'illumina d'une joie céleste ; on aurait dit qu'il entrevoyait déjà le bonheur réservé aux élus.

Cette journée du dimanche 15 fut moins mauvaise ; le pauvre malade semblait revenir à la vie. Sa poitrine un peu dégagée lui permit de parler ; mais, dans la nuit, le mal reprit tout son empire. Dans un moment de déchirement où il songeait peut-être à sa mère, à ses sœurs, à ses travaux en projet, à ses pensées d'avenir, on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu, le sacrifice que vous me demandez est bien dur ; mais vous êtes bien digne que je vous l'offre ! »

Le lundi 16, de grand matin, on lui administra le sacrement des mourants. A sept heures, ses sœurs, appelées en toute hâte, accoururent près de lui ; elles le virent peu de temps après s'endormir paisiblement, en tenant ses lèvres collées sur l'image de Jésus crucifié qu'elles lui présentaient. Il n'avait pas encore vingt-sept ans !

Son corps fut amené à Lyon, où, après un service solennel, célébré au milieu d'un grand concours de fidèles, des amis nombreux l'ont accompagné jusqu'à la terre consacrée où reposent ses restes mortels.

Fourreau avait une taille avantageuse, un extérieur agréable, des yeux pleins de douceur et de finesse, une figure sur laquelle se peignait la quiétude de son âme, l'aménité et en même temps l'énergie de son caractère.

Doué d'une élocution facile, d'un esprit vif et pénétrant, il déployait dans la conversation, surtout quand elle reposait sur des sujets en harmonie avec ses goûts, tant d'animation et d'agrément, qu'il exerçait sur ses auditeurs une sorte de charme, dont sa modestie était loin de se douter. Il joignait à une piété solide, à une fidélité inviolable à ses devoirs, à une foi sincère et fortifiée par des études sérieuses, cette aimable indulgence qui se plaît à excuser les défauts des autres et à les cacher, et cette abnégation ou ce dévouement qui s'élèvent, quand il le faut, jusqu'au sacrifice. Aussi eut-il de véritables amis.

Économe du temps, dont il connaissait tout le prix, il employait à visiter les pauvres, à goûter les joies intimes de la famille ou de l'amitié, les moments laissés libres par ses devoirs ou par ses études.

Il a publié, en collaboration avec son savant maître, M. Jordan, deux volumes des *Icones* (1) et deux livraisons du *Breviarium plantarum* (2).

Il a fait paraître seul, dans les *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, le Catalogue des plantes du cours du Rhône (3).

Ce travail n'était que le prélude d'un ouvrage plus étendu, dont il espérait faire paraître la publication par fascicules ; mais déjà se révélait en lui ce tact particulier, ce don de Dieu, qui constitue le naturaliste, en le douant de la faculté de saisir les rapports qui unissent les espèces et d'établir des genres, des coupes ou des divisions fondées sur des affinités avouées par la nature.

Jules Fourreau s'est éteint au moment où des connaissances acquises, où son intelligence et son esprit d'observation plus développés promettaient à ses œuvres plus de perfection.

Sa mort est une perte pour la science ; et combien n'est-elle pas douloureuse et regrettable pour sa famille inconsolée ? Il aurait continué à être la joie et le bonheur de ses sœurs ; il aurait été l'honneur de sa famille ; il se serait fait un nom célèbre sur la terre que nous habitons ; mais il a conquis une gloire plus solide et plus enviable dans la patrie où la félicité ne connaît pas de fin (4).

(1) *Icones ad floram Europæ novo fundamento instaurandam spectantes*. Auctoribus Alexi Jordan et Julio Fourreau. *Parisiis*, Savy, t. I, 1866-68 ; t. II, 1869-70, (inachevé) in-8°.

(2) *Breviarum plantarum novarum sive Specierum in horto plerumque cultura recognitarum*. Descriptio contracta, ulterius amplianda auctoribus Alexi Jordan et Julio Fourreau. *Parisiis*, Savy, fasciculus I (1866) ; fasc. II (1868) in-8°.

(3) Catalogue des plantes qui croissent spontanément le long du cours du Rhône, par J. Fourreau. (*Ann. de la Soc. linn. de Lyon*, t. XVI, (1868) et t. XVII (1869), in-8°.

(4) Ces pages étaient écrites, quand a paru, dans le *Bulletin de la Société botanique de France*, sur ce jeune homme, une admirable notice nécrologique, par M. Adolphe Mehu, plus capable de juger et d'apprécier les travaux botaniques de Jules Fourreau.